

EURIPIDE

**MÉDÉE**

Traduction de René Biberfeld

LA NOURRICE

Ah si la nef d'Argo, passant les Symplégades  
Bleues, n'avait pas fondu sur la terre de Colchide,  
Si, dans les vallons du Pélion le pin ne fût pas  
Tombé, sous la hache, s'il n'eût donné des rames  
Empoignées par les braves, partis à la conquête pour  
Pélias, de la Toison d'Or, ma maîtresse Médée  
N'eût pas vogué vers les remparts d'Iôlcos,  
Touchée au cœur par l'amour de Jason ;  
Elle n'aurait pas convaincu les filles de Pélias de tuer  
Leur père, ni habité cette terre de Corinthe  
Avec son mari et ses enfants, ni cherché à plaire  
Aux citoyens du pays où elle s'est réfugiée,  
Pour offrir à Jason tout ce qu'elle pouvait ;  
C'est le plus sûr moyen d'assurer son salut,  
Quand une femme ne s'oppose pas à son mari.  
Elle ne trouve que haine, souffre dans ce qu'elle aime.  
Trahissant ses enfants ainsi que ma maîtresse,  
Jason, par son hymen, gagne le lit d'une princesse,  
Il a épousé la fille de Créon, qui règne en ce pays ;  
Médée, la malheureuse, indignement traitée,  
Crie leurs serments, invoque l'union de leurs deux mains,  
Le gage le plus sûr, prend les dieux à témoin,  
De ce qu'elle a reçu de Jason pour la peine.  
Étendue, sans manger, abandonnant son corps à la douleur,  
Dissolvant tout son temps dans ses larmes,  
Depuis qu'elle a senti l'outrage de son mari,  
Elle ne lève pas les yeux, ne détache pas son visage  
Du sol. Telle un roc, telle une vague de la mer  
Elle n'écoute pas ceux qui essaient de la raisonner,  
Quand tournant la tête, sur son cou tout blanc,  
Elle pleure en elle-même son père qu'elle aimait,  
Son pays, sa maison, qu'elle a trahie, pour venir  
Avec l'homme qui la dédaigne à présent.

Elle se rend compte la pauvre, sous ce coup du destin,  
Qu'elle aurait bien mieux fait de ne pas quitter sa patrie.  
Elle hait ses enfants, elle n'est plus heureuse de les voir.  
Je crains qu'elle ne décide de faire je ne sais quoi,  
Elle est emportée, elle ne supportera aucun  
Outrage. Je la connais, et je redoute qu'elle  
(Ne s'enfonce un glaive affûté dans le foie,  
Qu'elle n'entre en silence dans la maison, où est son lit,  
Pour en frapper à mort son époux et son roi,  
S'exposant par ce trait à une pire disgrâce.)  
Elle est terrible : quand l'on s'expose à sa haine,  
L'on ne peut aisément l'emporter franchement.

#### LE PRÉCEPTEUR

Vieille servante de ma maîtresse,  
Pourquoi te tiens-tu toute seule au pied de ces  
Portes, à hurler tes malheurs à toi-même ?  
Comment fait-il que Médée te permette de la laisser seule ?

50

#### LA NOURRICE

Vieillard qui ne quittes jamais les enfants de Jason,  
Les bons esclaves doivent partager les infortunes  
De leurs maîtres, et en être eux-mêmes affectés.  
Je suis-même arrive à ce point de douleur,  
Que je n'ai pu m'empêcher de venir dire  
À la terre et au ciel le triste sort de ma maîtresse.

#### LE PRÉCEPTEUR

Ne cessera-t-elle pas la pauvre de se lamenter ?

#### LA NOURRICE

Je t'envie : elle commence, elle n'en est pas à la moitié.

#### LE PRÉCEPTEUR

Elle délire — s'il faut parler de nos maîtres ainsi ;  
Elle ne connaît rien de ses nouveaux malheurs.

#### LA NOURRICE

Qu'y a-t-il, ô vieillard ? Ne refuse pas de m'en parler.

#### LE PRÉCEPTEUR

Rien ; je regrette ce que je viens de dire.

### LA NOURRICE

Par ton menton ne cache rien à une esclave comme toi ;  
Je serai muette, s'il le faut, sur tout cela.

### LE PRÉCEPTEUR

J'ai écouté ce que disaient, sans en avoir l'air,  
Des joueurs de dés en m'approchant, là où s'assoient  
Les anciens, près des eaux saintes de Pirène,  
Que ces enfants avec leur mère allaient être  
Chassés par le souverain du pays de Corinthe,  
Par Créon. Cette rumeur est-elle fondée ?  
Je ne sais ; je voudrais bien que ça n'arrive pas.

### LA NOURRICE

Et Jason ? Acceptera-t-il qu'on traite ainsi  
Ses enfants, s'il ne s'entend pas avec leur mère ?

### LE PRÉCEPTEUR

Les anciennes conventions laissent la place à de nouvelles,  
Il n'éprouve plus rien pour notre maison.

### LA NOURRICE

Nous sommes donc perdus, si un nouveau malheur s'ajoute  
Au précédent, avant que nous en ayons épuisé tout le poids.

### LE PRÉCEPTEUR

Mais toi — ce n'est pas le moment que notre maîtresse  
Le sache — reste tranquille, et pas un mot.

### LA NOURRICE

Mes enfants, voyez-vous comme vous traite votre père ?  
Je ne veux pas qu'il meure, il est mon maître ;  
Mais il montre à quel point il traite mal les siens.

### LE PRÉCEPTEUR

Qui n'en fait pas autant ? Te rends-tu compte à présent,  
Que chacun se préfère à ses proches,  
Sinon à juste titre, parce qu'il s'y retrouve,  
Puisqu'un nouvel amour leur enlève l'affection d'un père.

### LA NOURRICE

Rentrez — ça ira bien — à la maison, mes enfants.  
Toi, fais tout pour les tenir à l'écart, ne les laisse pas

S'approcher de leur mère qui a touché le fond.  
J'ai vu les regards féroces qu'elle jetait  
Sur eux, comme si elle méditait quelque chose ; sa colère  
Ne s'apaisera pas, sache-le, avant qu'elle tombe sur quelqu'un.  
Que ce soit sur des ennemis, pas sur des amis qu'elle retombe.

### MÉDÉE

Ah !  
Malheureuse que je suis, en proie à ces douleurs.  
Las ! Hélas ! Pauvre de moi ! Si je pouvais mourir !

### LA NOURRICE

C'est bien ça, mes enfants, votre mère  
Met en branle son cœur, ainsi que sa colère,  
Rentrez vite, très vite, à la maison,  
Évitez de tomber sous ses yeux,  
Ne l'approchez pas, gardez-vous  
De ses humeurs sauvages, de sa nature atroce,  
De son intelligence intraitable. —  
Allez vite, et tout de suite, rentrez chez vous —  
L'on voit déjà se lever  
Un nuage de plaintes qui se déchaînera vite  
En accès de fureur ; que va-t-elle faire,  
Avec ce fiel accumulé, cette âme inapaisable  
Rongée par ses malheurs ?

100

### MÉDÉE

Ah !  
Ce que j'ai enduré, pauvre de moi, ce que j'ai enduré,  
Il y a de quoi pleurer à n'en plus finir, enfants  
Maudits d'une détestable mère, si vous pouviez mourir  
Avec votre père, et votre maison s'effondrer !...

### LA NOURRICE

Las, hélas ! pauvre de moi.  
Qu'ont-ils à voir, tes enfants, avec les dérèglements  
De leur père ? Pourquoi les prendre en haine ? Hélas !  
J'ai le cœur serré, mes petits, à l'idée de vous voir en pâtir.  
Les désirs des rois son redoutables, ils obéissent  
Rarement, font souvent sentir leur puissance,  
Il n'est pas aisé de calmer leurs humeurs.  
Mieux vaut se faire à vivre sur un pied  
D'égalité ; qu'il me soit donné, loin des  
Grandeurs, de vieillir à l'abri.

Le juste milieu est préférable à tout,  
Par son nom d'abord ; les excès ne peuvent  
Rien apporter aux mortels ;  
Ils sont la source, quand un dieu s'emporte  
Contre une maison, de terribles calamités.

#### LE CHŒUR

*J'ai entendu la voix, j'ai entendu les cris  
De cette malheureuse  
Colchidienne, elle n'est pas calmée, dis-nous, la vieille :  
Derrière les battants des portes de ce palais, j'ai entendu  
Ses sanglots, et je ne me réjouis pas, femme, des chagrins  
D'une maison qui m'est chère à présent.*

#### LA NOURRICE

Il n'y a plus de maison ; elle n'existe plus.  
Il occupe une couche royale ;  
Dans sa chambre, elle consume sa vie,  
Ma maîtresse ; aucune des paroles de ses proches  
N'arrive à réchauffer son cœur.

#### MÉDÉE

Ha !  
Une flamme du ciel me transperce  
La tête ; à quoi bon vivre encore ?  
Pouah ! Pouah ! si je pouvais me délivrer par la mort,  
Mettant fin à cette haïssable existence !

#### LE CHŒUR

*As-tu entendu, ô Zeus et la terre, et la lumière,  
Les accents qui résonnent de cette  
Malheureuse épouse ?  
Qu'as-tu à désirer une couche  
Hostile, folle que tu es ?  
Elle viendra, l'heure de ta mort ;  
Ne fais pas de telles prières. Si ton époux  
Honore une autre couche,  
N'affûte pas ta colère contre lui ;  
Zeus s'occupera de ton cas.  
Ne te consume pas à pleurer pour ton époux.*

## MÉDÉE

Ô grand Zeus, et Thémis souveraine,  
Regardez ce qu'on me fait, à moi qui me suis liée  
Par de grands serments à cet époux  
Maudit ; puissé-je les voir un jour, lui et  
Sa promise, mis en pièces avec le palais,  
Eux qui ont osé, les premiers, m'outrager !  
Ô mon père, ô ma cité, que j'ai honteusement  
Quittés en tuant mon frère !

## LA NOURRICE

Entendez-vous ce qu'elle dit, ce qu'elle crie en  
Invoquant Thémis, qui écoute les vœux, et Zeus dont  
Les mortels savent qu'il veille sur les serments ?  
Il n'est pas possible que ma maîtresse  
Apaie sa colère à si bon compte.

## LE CHŒUR

*Comment faire pour qu'elle se mette à portée  
De nos regards et veuille entendre  
Le son de nos voix,  
S'il y avait un moyen qu'elle calme sa lourde  
Rancœur et renonce à ce qu'elle médite ?  
Que mon zèle ne laisse pas mes amis  
Sans soutien ; va la trouver,  
Ramène-la ici de la maison ;  
Dis lui qu'elle y trouvera des amies.  
Fais vite, n'attends pas qu'elle se déchaîne contre  
Ceux qui y sont ; sa douleur prend de terribles proportions.*

## LA NOURRICE

Je vais le faire ; mais je crains de ne pas convaincre  
Ma maîtresse ;  
Je vais m'efforcer de le faire pour toi.  
Elle lance pourtant à ses servantes  
Le regard d'une lionne qui a mis bas,  
Si l'une d'elles s'approche pour lui dire un mot.  
En affirmant que tous les mortels avant nous  
Sont gauches et sans sagesse aucune, on ne peut se tromper :  
Des hymnes pour les festins,  
Les bruyantes réunions, et les banquets, ils en ont  
Inventé pour égayer nos vies en flattant nos oreilles ;  
Les néfastes chagrins des mortels, personne  
N'a trouvé de mélodie, ni de chant au son

Des lyres, pour y mettre fin ; ce sont eux qui provoquent  
Les morts, et les malheurs atroces qui ruinent les maisons.  
C'est ça que les mortels seraient bien inspirés  
De guérir par des chants ; mais dans les riches  
Banquets, à quoi bon élever la voix ?  
Il y a, dans le plaisir que l'on ressent sur le moment  
À festoyer, de quoi combler les mortels.

200

#### LE CHŒUR

*J'ai entendu retentir ses sanglots, elle poussait  
La pauvre, des cris aigus, tant elle souffrait,  
Contre le méchant mari qui a trahi sa couche ;  
Elle invoque, sous le coup de cet outrage,  
La Thémis de Zeus qui entend les serments,  
Elle a gagné  
L'Hellade sur l'autre rive,  
Par les ondes obscures du détroit  
Qui donne accès à l'immensité salée de la mer.*

#### MÉDÉE

Femmes de Corinthe, je suis sortie de chez moi,  
Pour ne pas encourir vos reproches ; je connais bien des mortels  
D'une nature hautaine, j'en ai vu chez moi de mes yeux,  
D'autres à l'étranger : leurs pas mesurés les  
Faisait passer pour des êtres insensibles.  
Il n'y pas d'équité dans les yeux des mortels  
Qui, avant de bien connaître le cœur d'un homme,  
L'exècrent au premier regard, quand il ne leur a rien fait.  
Un étranger se doit de participer à la vie de la cité ;  
Et je n'approuve pas celui qui, dans son outrecuidance,  
Froisse les citoyens faute de les connaître.  
Mais le coup imprévu qui me frappe  
Anéantit mon âme ; je suis à bout, je ne trouve  
Aucune joie à vivre, et j'aspire à la mort, mes amies.  
Celui qui était tout pour moi, je m'en rends bien compte,  
Mon époux, est devenu le plus méchant des hommes.  
De tous les êtres qui vivent et qui pensent,  
Nous sommes, nous, les femmes, les plus misérables ;  
Il nous faut d'abord jeter notre argent par les fenêtres  
Pour nous acheter un époux, donner un maître à notre  
Corps, pour aggraver encore notre infortune.  
Comment savoir si on en prendra un mauvais  
Ou un bon ? Ce n'est pas bien vu, quand on est femme,  
De changer d'époux, l'on ne peut répudier un mari.

Lorsqu'il faut vivre autrement, sous d'autres lois,  
Il faut être un devin, si l'on ne l'a pas appris chez soi, savoir  
Comment se conduire au mieux avec celui qui partagera notre couche.  
Si nous y parvenons parfaitement,  
Si notre époux se plie de lui-même au joug de la vie commune,  
On peut envier notre existence, sinon, il faut mourir.  
Qu'un époux n'en puisse plus de la vie commune,  
Il apaise en sortant le dégoût qu'il éprouve  
(Il se tourne vers un ami, un compagnon de son âge)  
Il nous faut, nous, ne regarder qu'une seule personne.  
L'on dit que nous menons une vie sans danger  
Dans nos foyers, et qu'ils se battent à la guerre ;  
Un mauvais raisonnement : je préférerais me tenir en première 250  
Ligne avec un bouclier trois fois, qu'accoucher une seule.  
Nous ne pouvons, toi et moi, tenir le même langage :  
Tu as ta cité, ici, et la demeure de ton père,  
Ce qui nous aide à vivre, et la compagnie de tes amis,  
Moi, je suis seule, sans cité, et mon époux  
Se rit de moi. Il m'a ramenée comme un butin d'un pays barbare,  
Je n'ai ni mère, ni frère, aucun parent chez qui je puisse  
Jeter l'ancre, dans la détresse où je suis.  
Voici le service que je vais vous demander,  
Si je trouve une occasion et un moyen  
De me venger du traitement que m'inflige un mari,  
(De celui qui lui donne sa fille, et de celle qu'il a épousée)  
Tais-toi. Une femme, ça prend facilement peur,  
Ça manque d'énergie et ne supporte pas la vue du fer ;  
Si l'on ne respecte pas les droits d'une femme partageant le même lit,  
Il n'y a pas de cœur plus avide de sang.

#### LE CHŒUR

C'est entendu ; tu as raison de te venger de ton époux,  
Médée. Ton chagrin ne me surprend pas, avec ce que tu endures,  
Je vois là Créon, le souverain de ce pays,  
Qui s'approche, il vient annoncer une nouvelle décision.

#### CRÉON

Eh toi, la mine torve, enragée contre ton mari,  
Médée ! Je te prie de quitter ce pays pour les  
Routes de l'exil, avec tes deux enfants,  
Et sans traîner ; je tiens à m'assurer moi-même que cet ordre  
Sera exécuté, et je ne regagnerai pas mon palais,  
Avant de t'avoir reconduite à nos frontières.

## MÉDÉE

Ah ! je suis perdue, à jamais, pauvre de moi !  
Mes ennemis, appareillent tirant tous leurs cordages,  
Et il n'est aucun havre abordable où je puisse m'abriter.  
Je te demanderai, quoi que j'endure :  
Pour quelle raison me chasses-tu de ce pays, Créon ?

## CRÉON

Tu me fais peur — n'essaie pas de m'embrouiller —  
Je crains que tu ne frappes mon enfant d'un mal incurable.  
Bien des raisons accentuent cette crainte ;  
Tu es instruite, et connais bien des moyens de faire souffrir,  
Et cela te fait mal d'être éloignée du lit conjugal.  
J'entends que tu menaces de t'en prendre, à ce qu'on me dit,  
Au père qui donne sa fille, à celui qui l'épouse,  
À celle qu'il épouse. Je prends mes précautions avant.  
Je préfère m'exposer à ta haine, femme,  
Que d'avoir à pleurer mon indulgence.

## MÉDÉE

Las! Las !  
Ce n'est pas la première fois, mais souvent, Créon,  
Que ma réputation me nuit et m'attire de grands maux.  
Jamais un homme doué d'une grande sagesse  
Ne devrait donner à ses enfants trop de connaissances ;  
Il ne suffit pas qu'on leur reproche leur inactivité,  
Ils y gagnent d'être fort mal vus de leurs concitoyens.  
Si tu apprends à des ignorants ce qu'ils ne savent pas,  
On doutera de ton utilité, et de ton discernement ;  
S'il en est qui passent pour dominer bien des matières,  
Ta supériorité semblera inopportune à la Cité.  
C'est le sort dont je souffre, moi aussi.  
Mes capacités ne m'attirent que l'inimitié,  
(L'on me juge oisive, ou pas assez)  
Parfois hostile ; je ne possède pas autant de connaissances.  
Tu as donc peur que je te fasse un mauvais sort ;  
Je n'ai aucune envie — ne tremble pas devant nous, Créon —  
De m'en prendre à des souverains.  
Quel mal m'as-tu fait ? Tu as donné ta fille  
À qui te convenait. C'est mon mari,  
Que je hais ; toi, tu as bien fait, à mon avis.  
Cela ne me contrarie pas que tout aille bien pour toi.

Mariez-vous, grand bien vous fasse ; mais ce pays,  
Laissez-moi y vivre. Le tort qu'on nous a fait,  
Nous n'en parlerons pas, nous cédon à la force.

CRÉON

Tes paroles sont faites pour flatter mon oreille, mais en mon for,  
Je tremble que tu ne médites contre moi un mauvais coup,  
Et je me méfie encore plus de toi qu'avant.  
Une femme emportée, c'est le cas pour les hommes,  
On s'en protège mieux que d'une personne avisée qui se tait.  
Partez donc sans tarder, ne prononce plus un mot ;  
Je suis déterminé, tu ne disposes d'aucun moyen  
Pour rester parmi nous, tu ne me veux aucun bien.

MÉDÉE

Oh non ! par tes genoux, par celle qu'on épouse !

CRÉON

Tu perds ta peine ; tu ne me feras pas changer d'avis.

MÉDÉE

Me chasseras-tu, sans tenir compte de mes prières.

CRÉON

Je ne t'aime pas plus que ma maison.

MÉDÉE

Ô ma patrie ! Je pense si fort à toi, maintenant !

CRÉON

Mes enfants mis à part, c'est ce que j'ai de plus cher.

MÉDÉE

Las ! Las ! Leurs amours font tant de mal aux mortels !

CRÉON

À mon avis, cela dépend des circonstances.

MÉDÉE

Que l'auteur de ces malheurs, Zeus, n'échappe pas à tes regards !

CRÉON

Va-t-en, espèce de folle, épargne-moi ces chagrins !

MÉDÉE

Nous en éprouvons tous, ce n'est pas ce qui manque.

CRÉON

Mon escorte aura vite fait de t'expulser de vive force.

MÉDÉE

Ah, non ! pas ça, je te le demande, Créon...

CRÉON

Tu vas me donner du mal, on dirait bien, femme.

MÉDÉE

Nous partirons ; ce n'est pas pour cela que je te supplie.

CRÉON

Pourquoi donc résister, et ne pas quitter ce pays ?

MÉDÉE

Laisse-moi rester un seul jour ! que je prenne  
Mes dispositions et trouve un endroit où aller,  
De quoi pourvoir aux besoins de mes enfants, puisque leur père  
Ne fait rien pour assurer leur avenir.  
Prends-les en pitié ! Tu as des enfants  
Toi aussi, il serait normal que tu te montres bien disposé.  
Je ne m'inquiète pas pour moi, si nous sommes bannis,  
C'est pour eux que je pleure, et sur leur sort.

CRÉON

Je ne suis pas du tout tyrannique à ce point,  
Et j'ai eu bien des fois à regretter ma pitié ;  
Je vois bien que j'ai tort, femme, tu auras  
Pourtant ce que tu désires ; mais je te préviens :  
Si le prochain flambeau du dieu vous voit, toi  
Et tes enfants, à l'intérieur de nos frontières,  
Tu mourras : c'est dit, et je m'y tiendrai.  
(Puisqu'il te faut rester, reste ici un seul jour,  
Tu ne provoqueras pas le malheur que je redoute.)

350

LE CORYPHÉE

(Pauvre femme)

Las ! Las ! Infortunée, accablée de douleur,  
Où vas-tu aller ? Quelle demeure t'accueillera ?

Une maison, un pays, qui te protège du malheur,  
Les trouveras-tu ?  
Dans quelle infranchissable vague de malheurs,  
Un Dieu, Médée, t'a-t-il poussé !

### MÉDÉE

Mon malheur est complet : qui dira le contraire ?  
Mais ça ne se passera pas comme ça ; n'allez pas croire.  
De rudes combats attendent les nouveaux mariés,  
Et leurs beaux parents, ils ne vont pas qu'un peu souffrir.  
Tu crois que j'aurais essayé d'amadouer cet homme,  
Si ce n'est par intérêt, et dans un but précis ?  
Je ne lui aurais pas parlé, sinon, ni touché les mains.  
Il est devenu tellement inconscient  
Qu'alors qu'il pouvait traverser mes projets  
En me chassant de son pays, il m'a donné  
Un jour, assez pour faire des cadavres de  
Trois de mes ennemis, du père, de la fille, et de mon époux.  
Il y a bien des moyens de les expédier,  
Je ne sais par lequel commencer, mes amies :  
Vais-je mettre le feu à la maison des époux,  
Ou leur plonger un glaive acéré dans le foie,  
Me glissant en silence au foyer où se trouve leur couche.  
Mais il y a un obstacle : si je suis prise  
Pénétrant chez eux pour leur faire un sort,  
Ma mort fera rire tous mes ennemis.  
Mieux vaut prendre la voie la plus directe, celle que nous  
Connaissons le mieux, les surprendre par le poison.  
Bon :  
Ils sont morts. Quel pays m'accueillera ?  
Quelle terre d'asile, quelle demeure sûre  
Me proposera un hôte pour garantir ma vie ?  
Il n'y en a pas. Accordons-nous un petit moment ,  
S'il se présentait à nous un rempart sans faille...  
J'emploierai la ruse, je les tuerai silencieusement ;  
Si le sort me rejette, sans me laisser aucun recours,  
Je prendrai moi-même une épée et, s'il me faut mourir,  
Je le tuerai, j'aurai de l'énergie pour une action si forte,  
Non, par la maîtresse que je révère, que j'ai  
Choisie, pour m'aider dans toutes mes entreprises,  
Par Hécate, tapie au fond de mon foyer,  
Aucun ne me percera impunément mon cœur,  
Leurs noces, grâce à moi, seront amères, lamentables,  
Amers leur union, et mon exil hors de cette terre.

Vas-y, n'épargne rien de ce que tu sais,  
Médée, pour tes desseins et leur exécution.  
Allez, ce sera terrible, rassemble ton courage.  
Tu vois ce qu'on te fait ; tu ne dois pas prêter à rire,  
Aux noces d'une descendante de Sisyphe et de Jason,  
Toi la fille d'un noble père, descendante d'Hélios !  
Tu en sais les moyens : si nous sommes incapables,  
Nous les femmes, d'une noble action,  
Personne ne nous surpasse pour toutes les méchantes.

#### LE CHŒUR

*Le cours des fleuves sacrés remonte vers sa source,  
La justice, ainsi que tout, se trouve bouleversée.  
Les hommes recourent à la ruse, on ne respecte plus  
Les serments faits aux dieux.  
Mais ma réputation retrouvera son éclat, l'on me jugera autrement ;  
L'on finira par respecter notre sexe ;  
Les femmes ne seront plus la cible de propos malséants.*

*Les chants des anciens poètes cesseront  
D'évoquer ma fourberie.*

*Il n'a point donné à notre esprit  
Les accents inspirés de la lyre,  
Phoibos, qui souffle les mélodies ; j'aurais sinon, dans un chant,  
Répondu à la race des hommes. Le temps finit, à force,  
Par révéler bien des choses sur le sort des hommes et le nôtre.*

*Tu as quitté la demeure de tes pères, sur un vaisseau,  
Dans ton délire, tu as passé les deux rochers  
Qui donnent sur la mer ; tu habites  
En terre étrangère, seule,  
Écartée du lit conjugal,  
Malheureuse, tu est bannie  
De ce pays, sans égards*

*C'en est fait du respect des serments ; il ne reste plus trace  
De pudeur, dans Hellade, la grande, elle s'est évanouie dans les cieux.  
Tu n'as plus la demeure de ton père,  
Infortunée, pour y jeter l'ancre,  
Laisant loin tes chagrins, plus forte  
Que ta couche, un autre princesse  
A pris le pouvoir en ce palais.*

#### JASON

Ce n'est pas la première fois, mais souvent que j'ai  
Vu l'irréparable tort que nous fait ton agressivité.  
Tu pouvais vivre dans ce pays et cette demeure

En essayant calmement les désirs des puissants,  
C'est pour tes paroles excessives, que tu dois quitter ce pays.  
Je n'en ai rien à faire, tu peux répéter à loisir  
Que Jason est le plus méchant des hommes ;  
Mais, après avoir parlé des souverains en ces termes,  
Tout ce que tu gagnes, c'est de te faire bannir.  
J'essayais toujours d'apaiser la colère  
Du roi, je voulais que tu restes ;  
Tu n'as pas renoncé à tes délires, et à dire pis  
Que pendre des princes ; tu seras donc expulsée de ce pays.  
Je ne vais pas pour cela renier ceux que j'aime,  
Je suis là pour voir ce que je peux faire pour toi, femme,  
Pas question que tu restes démunie, avec les enfants,  
Que tu manques de quoi que ce soit ; l'exil entraîne  
Bien des malheurs. Même si tu me hais,  
Je ne puis me résoudre à te vouloir du mal.

450

#### MÉDÉE

Abominable ordure, c'est le mot le plus fort  
Que je trouve pour qualifier ta veulerie,  
Tu es venu nous voir, tu es venu, toi, le plus haïssable des êtres  
(Pour les dieux, pour moi, et tout le genre humain.)  
Il n'y a aucun courage, ni aucune audace,  
À regarder en face ceux qu'on aime, après leur avoir fait de mal,  
C'est le plus abject de tous les vices chez les hommes :  
L'absence de pudeur ; mais tu as bien fait de venir :  
Cela me fera du bien de vider mon cœur en te  
Disant ton fait, et tu souffriras en m'écoutant.  
Je vais commencer par le début.  
Je t'ai sauvé, ils le savent, les Grecs  
Qui se sont embarqués avec toi sur le navire Argô,  
Quand on t'a envoyé diriger deux taureaux soufflant  
Le feu, sous le même joug, et ensemençer un champ mortel ;  
Quant au dragon, qui serrant la Toison d'Or dans ses  
Multiples anneaux, veillait sur elle sans dormir,  
En le tuant, je t'ai fait voir la lumière du salut.  
C'est moi qui, trahissant mon père et ma maison,  
T'ai accompagné à Iôlcos du Pélion,  
Avec plus d'enthousiasme que de discernement.  
J'ai fait tuer Pélias, une mort plus que douloureuse,  
Par ses propres enfants, que tu n'aies rien à craindre.  
Et après tous ces sacrifices, ô le pire des hommes,  
Tu nous a trahis, tu y as gagné une autre couche —  
Tu avais des enfants ; si tu n'en avais pas,

On t'aurait pardonné d'aspirer à ce lit.  
C'en est fait de la foi aux serments, je n'arrive pas à savoir  
Si tu crois que les dieux ne régnaient plus alors,  
Et que les hommes obéissent maintenant à d'autres lois,  
Car tu comprends que tu trahis les serments que tu m'as faits.  
Ah ! cette main droite que tu prenais souvent,  
Et ces genoux, c'était vraiment pour rien que j'ai vécu  
Avec ce triste sire, nous avons été déçue dans nos espoirs.  
Eh bien, je veux te parler comme à un ami —  
Que puis-je, à ton avis, attendre de bon, de ta part ?  
Soit ; mes questions vont souligner ton infamie —  
Vers qui me retourner ? La maison de mon père,  
Que j'ai trahie pour te suivre, ainsi que ma patrie ?  
Chez les pauvres filles de Pélias ? Elles me réserveraient  
Un bel accueil : j'ai tué leur père.  
Voilà en j'en suis : chez moi, pour les miens,  
Je suis un objet de haine ; ceux à qui je n'aurais dû  
Faire aucun mal, je m'en suis fait pour toi des ennemis.  
De ton côté, tu as rendu mon bonheur enviable  
Aux yeux de bien des Grecques ; j'ai là un époux  
Merveilleux et fidèle, pauvre de moi,  
Si je suis bannie, chassée de ce pays,  
Sans amis, toute seule avec mes enfants —  
Une belle tache à la réputation d'un nouveau marié,  
Laisser tes enfants et moi qui t'ai sauvé mendier sur les routes.  
Ô Zeus, pourquoi as-tu donné aux hommes un  
Moyen sûr de reconnaître l'or de bon aloi,  
Mais que pour distinguer un méchant,  
Il n'y ait aucune marque sur son corps ?

500

### LE CORYPHÉE

La colère est terrible, difficile à calmer,  
Qui lance les amis les uns contre les autres.

### JASON

Il ne faut pas, on dirait, être un mauvais orateur,  
Mais ramener les voiles comme un bon  
Pilote qui tient la barre d'un navire, si je veux  
Échapper, femme, à ton irrépressible flot de paroles.  
Quant à moi, si tu fais valoir aussi fort tes services,  
Je pense que c'est Cypris qui a conduit mon expédition  
À bon port, elle seule, parmi les hommes et les dieux.  
Tu as un esprit subtil ; mais cela te ferait mal  
D'avouer que l'amour, en te perçant de ses traits

Infaillibles, t'a contrainte à me sauver.  
Je ne veux pas me montrer trop précis là-dessus :  
De quelque façon que tu m'aies aidé, je ne m'en plains pas.  
Tu as reçu, pour m'avoir sauvé ; plus  
Que tu m'as donné, et je vais te le montrer.  
Pour commencer, tu vis sur une terre grecque  
Et point barbare ; tu connais la justice,  
Tu respectes la loi, au lieu de recourir à la force ;  
Tous les Grecs ont reconnu tes capacités,  
Tu es réputée. Si tu vivais sur les contrées les plus éloignées  
De la terre, on ne parlerait pas de toi.  
Je ne voudrais avoir ni or dans ma demeure,  
Ni une voix plus belle que celle d'Orphée,  
Si mon sort devait échapper aux regards.  
Voilà ce que j'avais à dire des peines  
Que j'ai prises ; c'est toi qui as abordé ce sujet.  
Tu me reproches mon mariage royal ;  
Je te montrerai d'abord que c'est une bonne décision,  
Que j'ai fait ce qu'il fallait, et que j'ai manifesté mon  
Grand amour pour mes enfants — Reste calme !  
Quand je suis parti du pays d'Iolcos  
Traînant derrière moi, une masse de maux sans remède,  
Quel meilleur recours pouvais-je trouver  
Que, moi, un exilé, épouser une fille de roi ?  
Ce n'est pas, ce qui te ronge, par aversion pour ta couche,  
Ou que j'aie brûlé d'avoir une nouvelle épouse,  
Ni que j'aie vraiment tenu à avoir beaucoup d'enfants ;  
Ceux que j'ai me suffisent, et je ne m'en plains pas.  
Mais je voulais, surtout, nous assurer une vie agréable,  
À l'abri du besoin, je savais que tous ses amis  
S'écartent d'un pauvre, pour s'en débarrasser,  
Je voulais, pour mes enfants, une éducation digne de leur maison,  
Et donner des frères aux tiens, pour en faire  
Leurs égaux, et assurer notre bonheur par l'union  
De deux races. Quel besoin as-tu d'autres enfants ?  
Je me dois de donner à mes enfants vivants l'appui  
De ceux que j'aurai. N'ai-je pas bien fait ?  
Tu le reconnaîtrais, si ta couche déserte ne te rongerait pas.  
Mais vous jugez que tout dépend de votre lit,  
Qu'il y ait quelque accroc dans l'amoureux commerce,  
Ce qui arrange les choses, ce qu'il y a de mieux, vous le trouvez  
Détestable. Il devrait exister un autre moyen pour les mortels  
De faire des enfants sans qu'il y ait de femmes,  
Et plus aucun malheur ne toucherait les hommes.

### LE CORYPHÉE

Tu as bien, Jason, construit ton discours ;  
Mais, à mon avis, même s'il te déplaît,  
En trahissant ton épouse, tu ne te conduis pas bien.

### MÉDÉE

Je m'oppose sur bien des points à beaucoup de mortels.  
Quand un être injuste est naturellement doué  
Pour la parole, il en est d'autant plus condamnable ;  
Assuré d'habiller joliment ses abus par son éloquence,  
Il se permet des infamies ; mais il n'est pas si habile.  
Ne va pas faire le beau devant moi, et me servir  
Tes magnifiques arguments, un seul mot t'abattra :  
Il fallait, si tu n'étais pas un méchant, m'amener  
À accepter ce mariage, au lieu de le cacher aux tiens.

### JASON

Tu aurais fort bien soutenu mes projets,  
Si je t'avais parlé de mariage, toi qui ne  
Ne parviens pas, même à présent, à dominer ta colère.

### MÉDÉE

Ce n'est pas ce qui te retenait, mais ton union avec une barbare  
Te conduisait à une vieillesse peu glorieuse.

### JASON

Sache-le, ce n'est pas pour une femme  
Que j'ai pris possession de cette couche royale,  
Je te l'ai déjà dit : je voulais te sauver,  
Et donner à mes enfants des frères  
Qui soient rois, et qui protègent ma maison.

### MÉDÉE

Foin d'une vie heureuse dont j'aurais à pleurer,  
Et d'une prospérité qui me déchire le cœur.

### JASON

Sais-tu comment changer de vœux, et sembler plus sensée ?  
Le bonheur ne doit plus te sembler lamentable,  
Et il ne faut plus croire, quand ça va bien, que ça va mal.

MÉDÉE

Tu peux m'insulter, tu as de quoi te retourner,  
Moi je n'aurai plus rien en quittant cette terre.

JASON

Tu as tout fait pour ça ; ne t'en prends pas à d'autres.

MÉDÉE

Qu'ai je fait ? Me suis-je mariée, t'ai-je trahie ?

JASON

Tu as lancé d'abominables imprécations contre le roi.

MÉDÉE

Je vais aussi porter malheur à ta maison.

JASON

Ne compte pas que j'en dise plus là-dessus.  
Mais si tu veux, pour les enfants ou ton exil,  
Que je t'aide, en puisant dans mes biens,  
Dis-le : je suis prêt à te donner sans compter ce qu'il faut,  
Et à envoyer à mes hôtes de quoi te reconnaître, ils te traiteront bien.  
Si tu le refuses, tu as perdu la tête, femme ;  
Apaise ta colère, tu t'en trouveras mieux.

MÉDÉE

Je n'en ai rien à faire de tes hôtes,  
Je ne veux rien accepter, ne me donne rien ;  
Il n'y a rien à tirer des dons d'un méchant homme.

JASON

Je prends les dieux à témoin que je veux  
Tout faire pour toi et pour les enfants ;  
Mes bienfaits ne te plaisent pas ; tu es si arrogante,  
Que tu repousses tes amis ; tu n'en souffriras que plus.

MÉDÉE

Va-t-en ! Tu regrettes déjà la fille que tu épouses,  
Je te fais perdre ton temps, tu te languis de ta maison !  
Épouse-la ; peut-être — les dieux écouteront mes paroles —  
Un tel mariage, tu regretteras de l'avoir fait.

## LE CHŒUR

*Quand les amours frappent  
De plein fouet les hommes  
Ils ne leur apportent ni honneur  
Ni vertu ; mais quand les coups  
De Cypris sont mesurés, aucune autre  
Divinité ne dégage un tel charme.  
Garde-toi de jamais, ô maîtresse,  
Sur moi, de ton arc en  
Or, décocher  
Un trait infaillible imprégné de désir.*

*Chéris ma pureté  
Le plus beau don des dieux ;  
Que la terrible Cypris n'inspire jamais à mon cœur  
De furieuses disputes,  
D'insatiables  
Différends,  
En me jetant sur un lit  
Étranger, qu'elle se tienne à l'écart  
Des couples paisibles,  
En veillant, clairvoyante, sur les lits des épouses.*

*Ô ma patrie, ô ma demeure, que je ne me trouve jamais sans cité,  
Subissant, impuissante,  
Une vie misérable,  
Lamentable, affligeante. Plutôt être frappée  
À mort par la Mort, le jour où  
Ce malheur m'arrivera ; il n'est pas de pire douleur  
Que d'être privée de sa patrie.*

650

*Nous l'avons vu, et ne le tenons de personne, je peux en parler :  
Il n'y a pas eu de cité, ni d'ami  
Pour te plaindre quant tu étais en proie  
À de telles douleurs. Que périsse l'ingrat  
Incapable de respecter  
Ses amis, en leur ouvrant  
La porte d'un cœur pur : je n'en  
Feraï jamais mon ami.*

## ÉGÉE

*Salut, Médée ; il n'est pas de plus beau  
Prélude qu'un ami puisse adresser à ses amis.*

MÉDÉE

Salut à toi aussi, enfant du sage Pandion,  
Égée ; de quel pays arrives-tu en ces lieux ?

ÉGÉE

Du vieux sanctuaire de Phoïbos que je viens de quitter.

MÉDÉE

Qu'es-tu allé faire au nombril prophétique du monde ?

ÉGÉE

Je cherchais un moyen de faire des enfants.

MÉDÉE

Ô dieux, tu as vécu sans en avoir jusqu'à présent ?

ÉGÉE

Je n'ai pas d'enfant, c'est un sort que m'a jeté un dieu.

MÉDÉE

As-tu une épouse, ou bien n'en as-tu jamais eu ?

ÉGÉE

Nous ne vivons pas hors des liens du mariage.

MÉDÉE

Qu'a donc dit Phoïbos sur tes enfants ?

ÉGÉE

Des paroles trop subtiles pour qu'un homme puisse les saisir.

MÉDÉE

Avons-nous le droit de connaître l'oracle du dieu ?

ÉGÉE

Parfaitement, il exige un esprit profond.

MÉDÉE

Quel oracle a-t-il prononcé ? Dis-le si je puis l'entendre.

ÉGÉE

Je ne devais pas sortir de l'outre le pied qui y est enfoncé...

MÉDÉE

Avant d'avoir fait quoi ? D'être arrivé à quel pays ?

ÉGÉE

Avant d'être arrivé au foyer de mes pères.

MÉDÉE

Pourquoi es-tu venu jusqu'ici, avec ton vaisseau ?

ÉGÉE

Il y a un certain Pitthée qui règne sur Trézène...

MÉDÉE

Fils, à ce qu'on dit, de Pélops, un exemple de piété.

ÉGÉE

C'est à lui que je veux faire part de cet oracle.

MÉDÉE

Il est plein de sagesse, et a connu des cas semblables.

ÉGÉE

C'est aussi le plus cher de tous mes alliés.

MÉDÉE

Puisses-tu réussir, et trouver ce que tu cherches !

ÉGÉE

Pourquoi ces yeux cernés, cette mine abattue ?

MÉDÉE

Mon époux, Égée, est le plus méchant des hommes.

ÉGÉE

Que dis-tu, explique-moi pourquoi tu es si découragée.

MÉDÉE

Jason m'offense, et n'a pas à se plaindre de moi.

ÉGÉE

Qu'a-t-il fait ? Explique-toi plus clairement.

MÉDÉE

Il fait d'une autre femme la maîtresse de notre maison.

ÉGÉE

Il n'a pas eu l'audace d'une action aussi noire ?

MÉDÉE

Sache-le : il nous dédaigne, nous, qu'il aimait avant.

ÉGÉE

Est-il amoureux, ou rebuté par ta couche ?

MÉDÉE

C'est là un grand amour ; il a trahi les siens.

ÉGÉE

Qu'il aille à la male heure, s'il est aussi méchant que tu dis.

MÉDÉE

Il brûlait de s'unir à la fille d'un roi.

700

ÉGÉE

Qui la lui donne ? Va jusqu'au bout.

MÉDÉE

Créon ; il règne sur ce pays de Corinthe.

ÉGÉE

Il est normal que ça te fasse pleurer, femme.

MÉDÉE

Je suis perdue ; et, de plus, je suis chassée de cette terre.

ÉGÉE

Par qui ? Tu m'annonces là un nouveau malheur.

MÉDÉE

C'est Créon qui me bannit du pays de Corinthe.

ÉGÉE

Et Jason le permet ? Je ne l'en félicite pas.

### MÉDÉE

Non, à ce qu'il dit, il veut en prendre son parti.  
Mais je t'en supplie par ton menton, par tes  
Genoux, aie pitié, aie pitié de moi, pauvre de moi,  
Ne me laisse pas ainsi, toute seule,  
Reçois-moi dans ton pays, à ton foyer.  
Puisse alors ton amour ne point rester vain, grâce  
Aux dieux, te donner des enfants, et une mort heureuse.  
Tu ne sais pas la chance que tu as eue ,  
Je mettrai fin à ta stérilité, je te permettrai de donner naissance  
À toute une lignée ; je connais pour cela des philtres souverains.

### ÉGÉE

J'ai bien des raisons de t'accorder cette grâce,  
Femme, j'y suis tout disposé : d'abord les dieux,  
Et puis cette lignée que tu m'annonces,  
C'est là l'objet de tous mes désirs.  
Je vois les choses ainsi : si tu viens dans mon pays,  
Je m'efforcerai de te faire accepter, je le dois,  
Je vais te préciser un seul détail, femme ;  
Je ne veux pas t'emmener hors de ce pays,  
Mais si tu viens, de toi-même, chez moi,  
Tu seras à l'abri, je ne te livrerai pas.  
Tu devras, par toi-même, quitter ce pays ;  
Car je veux que mes hôtes n'aient rien à me reprocher.

### MÉDÉE

C'est entendu ; mais si j'avais une garantie  
Pour tout cela, j'estimerai que tu as tout fait pour moi.

### ÉGÉE

Ne me fais-tu pas confiance ? Qu'est qui te gêne ?

### MÉDÉE

Je te crois ; mais la maison de Pélias me déteste,  
Ainsi que Créon ; si tu te sens lié par tes serments,  
Tu ne me laisseras pas emmener hors de ton pays ;  
Si tu t'engages verbalement, sans jurer par les dieux,  
Tu pourrais te mettre de leur côté, et céder  
Aux instances de leur héraut ; ma position est faible ;  
Ils sont prospères, et ont pour eux une demeure royale.

ÉGÉE

Tu montres là, femme, une grande prévoyance ;  
Mais, si tu y tiens, je ne refuse pas de le faire.  
C'est la meilleure des précautions que je puisse prendre,  
Et un argument que je peux présenter à tes ennemis,  
Cela renforce ta position. Dis-moi les dieux à invoquer.

MÉDÉE

Jure par la surface de la Terre, par le Soleil, le père  
De mon père, ajoutes-y toute la race des dieux.

ÉGÉE

De faire ou de ne pas faire quoi ? Dis-le-moi.

MÉDÉE

De ne pas me chasser moi-même de ce pays,  
Et si l'un de mes ennemis fait mine de m'emmener,  
De ne pas le laisser faire de ton vivant.

750

ÉGÉE

Je jure par la Terre, et la clarté du Soleil,  
Et par tous les dieux, de faire ce que tu me demandes.

MÉDÉE

C'est bon ; et si tu ne respecte pas ce serment, que t'arrivera-t-il ?

ÉGÉE

La même chose qu'aux mortels sacrilèges.

MÉDÉE

Pars heureux ; toutes mes exigences sont respectées.  
J'arriverai dès que possible dans ta cité,  
Quand j'aurai fait ce que je vais faire, et obtenu ce que je veux.

LE CORYPHÉE

Que le fils de Maia, le maître des voyages,  
Te ramène chez toi, que l'espoir qui te fait  
Presser le pas, se réalise, tu es  
Un homme de cœur,  
Égée, tu peux m'en croire.

## MÉDÉE

Ô Zeus, Justice de Zeus, lumière du soleil,  
Nous allons remporter une belle victoire, mes amies,  
Sur nos ennemis, nous en prenons le chemin ;  
J'ai bon espoir à présent qu'ils seront châtiés.  
Au moment précis où nous menacions de sombrer,  
Cet homme est apparu comme un havre pour nos desseins ;  
Nous y attacherons l'amarre de notre poupe,  
Quand nous aurons gagné la citadelle et la ville de Pallas.  
Je m'en vais te dévoiler mes desseins ;  
Écoute ce que je vais dire, ce n'est pas fait pour plaire.  
J'enverrai l'un de mes serviteurs à Jason,  
Pour lui demander de venir me parler face à face ;  
Quand il arrivera, je l'enjôlerai par mes discours,  
Je pense comme lui, il me convient,  
Ce mariage royal pour lequel il nous a trahies,  
Il y gagnera, il a eu raison de le décider.  
Je le prierai seulement de garder mes enfants ici,  
Non que je veuille les abandonner dans un pays hostile  
(En les exposant à de mauvais traitements)  
Mais pour tuer par mes ruses cette fille de roi.  
Je les enverrai avec des cadeaux à leurs mains,  
Pour la jeune épouse, afin de leur éviter l'exil,  
Un mince voile, et une couronne tressée en or ;  
Si elle le prend cette parure, et s'en enveloppe,  
Elle aura une mort atroce, comme ceux qui la toucheront ;  
Tel est l'effet des baumes dont j'enduirai ces dons.  
Mais je vais maintenant changer de discours ;  
Je pleure sur ce qui me restera à accomplir  
Après cela : je vais tuer mes enfants,  
Personne ne pourra me les arracher ;  
Après avoir anéanti la maison de Jason,  
Je quitterai ce pays, pour fuir le meurtre de mes  
Enfants chéris, et l'abomination que j'ai osé commettre ;  
Je n'endurerai pas les rires de mes ennemis, mes amies.  
Courage ! Pour quoi donc vivraient-ils ? Je n'ai  
Ni patrie ni maison, pour échapper à mes malheurs.  
J'ai eu tort d'abandonner la maison  
De mes pères, conquise par les paroles  
D'un Grec, qui, avec l'aide d'un dieu, paiera ce qu'il m'a fait.  
Les enfants nés de moi, il ne les reverra  
Plus vivants, il n'en aura pas de sa  
Jeune épouse, puisqu'elle doit mourir salement

D'une sale mort, à cause de mes poisons.  
Que personne ne me prenne pour une pauvre femme,  
Sans force, résignée, je suis tout le contraire ;  
Je terrasse mes ennemis, et je sers mes amis ;  
Les gens faits comme moi vivent glorieusement.

#### LE CORYPHÉE

Puisque tu nous a confié tes projets,  
Dans ton intérêt, et pour nous mettre du côté  
Des lois des mortels, je te prie de ne pas le faire.

#### MÉDÉE

Il ne peut en être autrement ; mais l'on peut te pardonner  
Ce que tu dis : tu ne souffres pas autant que moi.

#### LE CORYPHÉE

Auras-tu le courage de tuer le fruit de tes entrailles, femme ?

#### MÉDÉE

C'est la pire morsure que puisse endurer mon époux.

#### LE CORYPHÉE

Tu seras alors la plus misérable des femmes.

#### MÉDÉE

Allons-y ; c'est bien assez parlé.  
Va donc chercher Jason et ramène-le-moi,  
Je te charge de toutes les missions de confiance.  
Tu ne souffleras mot de ce que je compte faire,  
Si tu as de l'affection pour ta maîtresse, et si tu es femme

#### LE CHŒUR

*Les Éréchtéides sont depuis toujours prospères ;  
Fils des Dieux bienheureux, d'une terre  
Sacrée et jamais ravagée, nourris d'une  
Sagesse légendaire, ils évoluent toujours  
Gracieusement, baignés d'un air resplendissant, là où  
Les neuf saintes Piérides, les Muses, ont été mises au  
Monde, à ce qu'on dit, par la blonde Harmonie  
Aux belles ondes du Céphise, l'on raconte  
Que Cypris a puisé pour répandre sur ce pays l'haleine  
De ses brises agréables et douces, ; elle pose sur ses  
Cheveux une couronne de roses exhalant leur parfum,  
Elle envoie les Amours s'asseoir auprès de la Sagesse,*

*Pour prêter leur concours à toutes les vertus.  
 Comment la cité des fleuves  
 Sacrés, la terre qui accueille  
 Ses amis s'ouvrira-t-elle  
 À la meurtrière de ses enfants,  
 À la sacrilège, ainsi qu'aux autres ?  
 Regarde les coups qui frapperont tes enfants,  
 Regarde le crime que tu prends sur toi.  
 Par tes genoux, nous t'en supplions  
 Autant que nous pouvons,  
 Ne tue pas tes enfants.*

*Où ton cœur, où ta main trouveront-ils  
 Le courage de percer le  
 Cœur de tes enfants  
 Des coups de ta terrifiante audace ?  
 Quels regards jetteras-tu sur  
 Tes enfants, en acceptant  
 Le destin sans larmes  
 D'une meurtrière ; tu ne pourras,  
 Quand tes enfants te supplieront à genoux,  
 Souiller ta main de leur sang  
 En restant impassible.*

#### JASON

Je suis là puisque tu me fais venir ; malgré ta rancœur,  
 Tu ne l'auras pas fait pour rien, je suis prêt à écouter  
 Ce que tu attends encore de moi, femme.

#### MÉDÉE

Je te demande, Jason, de me pardonner  
 Ce que je t'ai dit ; il faut tirer un trait  
 Sur mes humeurs, nous en avons tant fait l'un pour l'autre...  
 Je suis revenue sur mon comportement, et me  
 Le suis reproché : pourquoi perdre l'esprit, malheureuse,  
 Et m'emporter contre ceux qui prennent de bonnes décisions,  
 Pourquoi cette haine contre les souverains de ce pays,  
 Et un époux, qui s'efforce de préserver nos intérêts,  
 En épousant une princesse, pour donner des frères  
 À mes enfants ? Ne vais-je point apaiser ma  
 Colère ? Que m'a-t-on fait ? Les dieux ne m'ont-ils pas bien traitée ?  
 N'ai-je pas des enfants ? Ne sais-je pas que  
 Nous sommes des exilés, sans amis ?  
 J'ai réfléchi, j'ai mesuré ma sottise  
 Et à quel point je ne gagnais rien à m'emporter.

Je loue à présent le discernement que tu montres  
En contractant cette alliance, c'est moi qui étais folle  
De ne pas te seconder, veiller sur ta couche,  
Et me féliciter de servir ta jeune épouse.  
Nous sommes ainsi faites, sans vouloir nous rabaisser,  
Nous, les femmes ; tu ne devais pas entrer dans mon jeu,  
Et répondre, avec des inepties, à mes inepties,  
C'est bon, et reconnaissons que nous avons tort,  
À ce moment là, nous avons décidé d'agir plus sagement.  
Ô mes enfants, mes enfants, allez, quittez ce toit,  
Venez saluer votre père, et lui parler  
Comme nous, renoncez, ainsi que votre mère  
À la haine que vous éprouviez pour des amis ;  
C'est la paix : notre colère est tombée.  
Prenez sa main droite ; hélas, je pressens  
Des malheurs dont ne savons rien.  
Vivrez-vous assez longtemps, mes enfants,  
Pour tendre ainsi vos adorables bras ? Pauvre de moi !  
Je sens monter mes larmes et suis saisie d'effroi.  
Je mets fin à présent à cette querelle avec votre père,  
Mes yeux pleins de tendresse, sont noyés dans mes pleurs.

900

### LE CORYPHÉE

Je sens jaillir des miens des larmes de chagrin ;  
Qu'il n'arrive pas de malheur pire que celui-ci.

### JASON

J'approuve, femme, ces propos, et ne reviens pas sur le passé ;  
Il est normal qu'une personne du sexe s'emporte  
Contre son mari, quand il se marie, sans rien dire, avec une autre.  
Mais ton cœur a fini par accepter la meilleure solution,  
Tu as compris, enfin, quel était le meilleur  
Parti ; tu as agi comme une femme pleine de discernement.  
Quant à vous, mes enfants, votre père ne vous a pas oubliés,  
Il s'est démené pour assurer, avec l'aide des dieux, votre salut ;  
Je pense que vous parviendrez, avec vos frères, au plus haut rang.  
Grandissez, le reste, votre père en fera  
Son affaire ainsi que les dieux qui vous sont favorables.  
Puissè-je vous voir, épanouis, passer le cap  
De la jeunesse, et l'emporter sur vos ennemis.  
Et toi, pourquoi mouiller tes prunelles de larmes amères,  
En détournant ta blanche joue et ne pas  
Accueillir comme il faut mes paroles ?

MÉDÉE

Ce n'est rien ; je pense à ces enfants.

JASON

Rassure-toi ; je saurai m'occuper d'eux.

MÉDÉE

Je le ferai ; je ne puis mettre en doute tes paroles.

JASON

Pourquoi donc te lamenter autant sur tes enfants?

MÉDÉE

Je les ai mis au monde ; et quand tu as souhaité qu'ils vivent,  
J'ai eu pitié d'eux, je me demandais si ce vœu serait exaucé.  
Mais revenons au sujet pour lequel je t'ai fait venir.  
L'on en a évoqué une partie, je veux te parler de l'autre.  
Puisque le roi a jugé bon de me bannir —  
Et il vaut mieux pour moi, j'en suis convaincue,  
De ne pas vous gêner, toi, et les princes de ce pays, par ma  
Présence ; puisqu'on croit que je veux du mal à cette maison —  
Nous partons donc de cette terre pour l'exil,  
Pour que nos enfants soient élevés par tes soins,  
Prie Créon de ne pas les chasser de ce pays.

JASON

Je ne sais si je vais le convaincre, je me dois d'essayer.

MÉDÉE

Tu peux engager ta femme à demander  
À son père, que nos enfants ne soient pas exilés.

JASON

Absolument, et je me fais fort de la convaincre.

MÉDÉE

Ce doit être une femme comme toutes les autres.  
Je vais t'aider, autant que je peux, à y parvenir,  
Je vais lui envoyer les plus beaux cadeaux que  
L'on puisse faire chez les hommes, et de loin, je le sais,  
(Un voile mince et une couronne en or)  
Nos enfants les lui remettront. Que l'une des  
Servantes apporte au plus vite ces parures,

Elle n'aura pas une raison d'être heureuse, mais des milliers,  
En épousant un homme admirable, en partageant  
Ta couche, en ayant une parure que jadis Hélios,  
Le père de mon père, a donné à ses descendants.  
Prenez ces cadeaux, mes enfants, dans vos mains,  
Vous les apporterez à la princesse, à la bienheureuse  
Jeune épouse, ce qu'elle recevra, ce n'est pas rien.

#### JASON

Pourquoi, espèce de folle, t'en défaire ?  
Crois-tu qu'il n'y a pas de voiles dans le palais  
Du roi et de l'or ; garde-les, ne les donne pas.  
Si nous comptons un peu pour notre épouse  
Elle me préférera à ces richesses, j'en suis sûre.

#### MÉDÉE

Tais-toi ; l'on dit que les dons fléchissent les dieux mêmes ;  
Et l'or chez les mortels est plus fort que tous les discours.  
Le destin est pour elle, un dieu va la combler,  
Elle est jeune, elle règne ; je donnerai ma vie  
Pour mes enfants, et pas seulement de l'or.  
Allez, mes enfants, entrez dans cette riche demeure,  
Suppliez la nouvelle épouse de votre père, ma maîtresse,  
Demandez-lui de ne pas vous chasser de ce pays,  
En lui offrant cette parure ; il faut absolument  
Lui remettre ces cadeaux en mains propres..  
Allez-y vite ; et après vous reviendrez  
Dire à votre mère que tout s'est passé comme il faut.

#### LE CHŒUR

*Je ne conçois plus aucun espoir  
Pour la vie de ces enfants,  
Plus aucun ; ils ont déjà  
Pris le chemin de la mort  
Elle va recevoir,  
La jeune épouse, du bandeau d'or,  
Elle va recevoir, la malheureuse, le fléau :  
Autour de sa blonde chevelure,  
Elle va poser la parure  
D'Hadès, de ses propres mains.  
Qui la convaincra ainsi que leur immortel  
Éclat, de s'envelopper  
Dans ce voile et*

*De se coiffer de cette couronne en or ;  
C'est chez les morts, déjà,  
Qu'elle s'habillera pour célébrer ses noces ;  
Elle tombera dans ce filet,  
Ce destin de mort,  
La malheureuse ; elle  
N'échappera pas à cette fatalité.  
Et toi, malheureux, époux indigne qui s'allie à des rois,  
Sans t'en apercevoir, tu exposes  
Tes enfants à un destin fatal Et ton épouse  
À une mort affreuse ! Quel aveuglement sur ton destin !  
Et je gémiss sur ta douleur, malheureuse  
Mère de ces enfants, que tu vas égorger  
À cause de ton lit nuptial  
Délaissé, en dépit de la loi, par un  
Époux qui va partager une autre couche.*

1000

#### LE PRÉCEPTEUR

Maîtresse, tes fils que voici ont échappé à l'exil.  
La jeune princesse a reçu avec joie tes présents  
De ses mains ; c'est réglé, de ce côté là, pour tes enfants.  
Ha !  
Pourquoi reste-tu là, bouleversée, quand tout va bien pour toi ?  
(pourquoi détourner ta joue,  
Et ne pas accueillir avec joie mes paroles ?)

#### MÉDÉE

Las !

#### LE PRÉCEPTEUR

Cela ne répond pas à ce que je t'annonce.

#### MÉDÉE

Las ! Hélas !

#### LE PRÉCEPTEUR

Aurais-je, sans m'en rendre compte,  
Annoncé un malheur, ne me suis-je pas trompé sur sa nature ?

#### MÉDÉE

Tu m'as fait ce que tu m'as dit ; je ne te fais aucun reproche.

#### LE PRÉCEPTEUR

Pourquoi baisser les yeux, et verser tant de larmes ?

### MÉDÉE

Je ne puis m'en empêcher, vieil homme ; les dieux  
Et moi-même avons tissé, dans notre égarement, cette trame.

### LE PRÉCEPTEUR

Courage ; tes enfants te donneront, à toi aussi, une sépulture.

### MÉDÉE

D'autres y auront droit avant la malheureuse que je suis.

### LE PRÉCEPTEUR

Tu n'es pas la seule à être séparée de tes enfants :  
Un mortel doit savoir endurer ses malheurs.

### MÉDÉE

Je le ferai. Mais rentre dans cette maison,  
Et veille à ce que mes enfants aient de quoi tous les jours.  
Ô mes enfants ! mes enfants ! vous disposez d'une cité,  
D'une demeure où, en me laissant dans cette détresse,  
Où vous habiterez toujours, privés de votre mère ;  
Moi je partirai, en exil, pour une autre terre,  
Avant d'avoir savouré le plaisir de vous voir heureux,  
Avant de vous avoir procuré une épouse et brandi  
Les torches devant votre cortège nuptial.  
Pauvre de moi, je me suis trop laissé aller.  
C'est pour rien, mes enfants que je vous ai élevés,  
Pour rien que j'ai souffert, lacérée de souffrances,  
Pour rien eue j'ai enduré les terribles douleurs de l'accouchement.  
Je jure, pauvre de moi, que j'ai conçu bien des  
Espoirs : que vous me nourririez dans ma vieillesse,  
Qu'à ma mort je serais ensevelie, suivant les rites, de vos mains,  
Un sort enviable pour les hommes ; c'en est fait  
De ces douces pensées. Je ne vous aurai plus,  
Il n'y aura dans ma vie que chagrins et douleurs.  
Vos yeux chéris ne se poseront plus  
Sur votre mère ; vous serez partis pour une autre vie.  
Las ! Las ! pourquoi fixez vous sur moi vos regards, mes enfants ?  
Pourquoi sourire ainsi, pour la dernière fois ?  
Que vais-je faire, hélas ? Le cœur me manque,  
Femmes, à voir les yeux brillants de mes enfants.

Je ne pourrais pas, tant pis pour le projet  
(Que j'ai conçus ; j'emmènerai mes enfants hors de ce pays.)  
Dois-je, pour accabler un père, m'en prendre à ses enfants,  
En redoublant moi-même mon propre désespoir ?  
Non ! Non ! Tant pis pour mes projets.  
Mais que m'arrive-t-il ? Vais-je prêter à rire  
En laissant mes ennemis s'en tirer sans dommage ? 1050  
Il faut oser. Je suis trop lâche, je laisse  
Mon cœur s'ouvrir à des pensées trop douces.  
Rentrez, mes enfants, à la maison. À celles qui  
Ne peuvent assister à mon sacrifice,  
De prendre leurs dispositions ; je ne retiendrai pas ma main.  
Ah ! Ah !  
Pas toi, mon cœur, ne fais pas cela ;  
Lâche-les, malheureux, épargne ces enfants,  
Ils ne vivront pas avec nous, mais feront ton bonheur.  
Non, par le génies vengeurs de l'Hadès  
Cela ne se passera pas ainsi, je n'exposerai pas  
Mes enfants aux mauvais traitements de mes ennemis.  
(Ils doivent en tout cas mourir ; puisqu'il le faut,  
Nous les tuerons, nous qui les avons mis au monde.)  
C'en est fait sans recours, on ne peut l'éviter.  
Coiffée de sa couronne, la jeune princesse  
Va périr dans ses voiles, j'en suis sûre.  
Je vais m'engager dans cette voie terrible,  
Et je leur en fais prendre une plus lamentable encore,  
Je veux faire mes adieux à mes enfants — donnez-moi, mes petits,  
Votre main que votre mère la serre dans les siennes.  
Ô adorable main, bouche adorable,  
Noble maintien, noble visage de mes enfants,  
Soyez heureux, mais ailleurs. ; ce qui faisait ici votre joie,  
Votre père vous l'a enlevé. Ô douce étreinte,  
Peau tendre, délicieuse haleine de mes enfants.  
Allez-y, allez-y; je n'ai plus le cœur de regarder  
Mes enfants, je cède à mon malheur.  
Je me rends compte de l'horreur de mon crime,  
Mes sentiments sont plus forts que ma résolution,  
Ils provoquent les pires désastres chez les hommes.

### LE CORYPHÉE

Il m'est souvent arrivé  
De tenir des discours plus subtils  
Et d'aborder des sujets trop vastes pour que  
Notre sexe les ait le droit de les creuser ;

Nous avons aussi notre muse,  
Qui vient nous parler de sagesse ;  
Pas à toutes ; il est peu  
(Une sur un grand nombre peut-être)  
De femmes abandonnées des Muses.  
Et je l'affirme : les mortels qui n'ont jamais  
Vécu cette expérience, et n'ont pas eu  
D'enfants, leur bonheur est plus grand  
Que celui de leurs parents.  
Sans enfants, on ne peut savoir,  
S'ils sont une joie ou une source  
D'ennuis pour les mortels, quand on n'en a pas,  
On s'épargne bien des chagrins ;  
Ceux qui voient germer chez eux  
Ces délicieux bourgeons, je les vois  
Sans cesse rongés de soucis :  
Vont-ils arriver à les élever,  
À leur laisser de quoi vivre ;  
Est-ce pour des êtres chétifs,  
Ou solides  
Qu'ils se donnent du mal ? Cela leur échappe.  
Il n'est pire malheur, enfin pour les  
Mortels que ce que je vais dire :  
Ils ont trouvé de quoi les faire vivre ;  
Leurs enfants deviennent des jeunes gens,  
Ils sont honnêtes ; si le destin l'a  
Décidé ; la mort se met en route et emporte  
Le corps de leurs enfants dans l'Hadès.  
À quoi bon pour les mortels qui souffrent déjà assez  
Avoir des enfants, si les dieux leur infligent  
À cause d'eux,  
Le pire des chagrins.

1100

### MÉDÉE

Ça fait longtemps, mes amies, que je suis aux aguets,  
J'attends de savoir ce qui va se produire de ce côté là.  
Voici que j'aperçois l'un des serviteurs de Jason  
Qui s'approche ; si j'en crois ses halètements,  
Il vient nous annoncer un malheur incroyable.

### LE MESSAGER

Ô toi qui as, ignorant toute loi, commis une atrocité,  
Médée, pars, pars, n'écarte aucun moyen,  
Ni char marin, ni attelage terrestre.

MÉDÉE

Qu'y a-t-il de si grave que je doive partir ?

LE MESSAGER

Elle est morte à l'instant la jeune princesse,  
Comme Créon son père, sous l'effet de tes poisons.

MÉDÉE

Magnifiques paroles ! Je te tiendrai désormais  
Pour l'un de mes bienfaiteurs et de mes amis.

LE MESSAGER

Que dis-tu ? As-tu toute ta tête ou perdu ta raison, femme ?  
Tu viens de bafouer la demeure royale,  
Et ça te fait plaisir de l'entendre, tu ne trembles pas ?

MÉDÉE

J'ai moi aussi des arguments pour te  
Répondre ; ne prends pas la mouche, mon ami,  
Dis-moi : comment sont-ils morts ? Tu redoubleras  
Mon plaisir, s'ils ont bien souffert avant.

LE MESSAGER

Quand tes deux enfants sont arrivés  
Avec leur père, et sont entrés dans la chambre nuptiale,  
Cela nous a ravis, nous les serviteurs, encore sous le coup  
De tes malheurs ; de bouche à oreille la rumeur s'est répandue  
Que ton mari et toi aviez tiré un trait sur ce qui s'était passé.  
L'on baise tantôt la main, tantôt le tête blonde  
De tes fils ; et j'ai, moi-même, dans ma joie,  
Suivi tes enfants dans le gynécée.  
La maîtresse à qui nous réservons, après toi, tout nos soins,  
Avant d'avoir vu le couple formé par tes enfants,  
Couvait Jason d'un regard plein d'amour ;  
Puis elle couvrit ses yeux,  
Et détourna sa blanche joue, dans un  
Mouvement d'aversion à l'entrée de tes enfants ; ton mari, alors,  
S'efforce de calmer la colère et la rancœur de la jeune femme  
En lui disant : "Ne montre pas d'hostilité envers les miens,  
Renonce à toute rancune, et tourne la tête,

Considère les amis de ton époux comme les tiens,  
Accepte ces cadeaux et demande à ton père  
D'épargner l'exil à ces enfants, rien que pour moi."  
Quand elle vit la parure, elle ne put y tenir,  
Elle accorda tout à son mari, et avant que tes enfants  
Et leur père se fussent vraiment éloignés de sa demeure,  
Elle a pris le voile diapré et s'en est enveloppée,  
Posé la couronne d'or sur sa chevelure bouclée,  
Arrangé sa chevelure devant un brillant miroir,  
Souriant à l'image déjà sans vie de son corps.  
Puis, elle se lève de son fauteuil, marche le long de  
sa chambre, avançant gracieusement ses pieds tout blancs,  
Ravie de ses cadeaux, se mettant constamment  
Sur la pointe des pieds pour en repaître ses yeux.  
Puis ce fut un spectacle insoutenable ;  
Son teint s'altère, elle recule, pliée  
En deux, tremblant de tous ses membres, tout juste si elle a  
Le temps de se laisser tomber sur son fauteuil pour ne pas s'écrouler.  
Un vieille servante, la croyant sous l'emprise de  
Pan ou de quelque autre dieu, se met à crier  
Une prière, avant de voir une écume blanche  
Monter à ses lèvres, ses yeux se  
Révulser, sa peau se vider de tout son sang ;  
Elle cesse de prier et se répand en  
Lamentation aiguës. L'une court aussitôt  
À la maison de son père, l'autre à son nouveau mari,  
Lui annoncer ce qui arrive à sa jeune épouse, le palais  
Tout entier retentit de pas précipités.  
Le temps pour un marcheur rapide de parcourir  
À longues enjambées les six plèthres d'un stade,  
Elle retrouve sa voix et rouvre ses yeux clos,  
En lâchant un terrible gémissement, elle se réveille.  
Elle se débat entre deux souffrances :  
De la couronne d'or, autour de sa tête, jaillit  
Un fleuve monstrueux de flammes dévorantes  
Et le léger voile offert par tes enfants,  
Ronge les chairs blanches de cette infortunée.  
Elle se lève toute en feu de son fauteuil et s'enfuit,  
Elle secoue sa tête et ses cheveux d'un côté à l'autre,  
Dans l'espoir de se défaire de sa couronne, l'or  
Restait collé à ses torsades, en secouant  
Sa chevelure, elle active les flammes.  
Elle tombe sur le sol, terrassée par son mal,  
Sauf aux yeux de son père, elle est méconnaissable :

On ne peut distinguer le tracé de ses yeux  
Ni son harmonieux visage, du sommet de la tête,  
S'écoule un mélange de sang et de feu.  
Les chairs coulent des os, comme les larmes 1200  
Du pin, sous les invisibles mâchoires du poison,  
Un spectacle atroce ; tous craignent de toucher  
Le cadavre ; son sort suffisait à nous dissuader.  
Le malheureux père, qui ne se doute pas de ce malheur,  
Fait brusquement irruption dans la salle et se jette sur la morte ;  
Il éclate aussitôt en sanglots et serrant contre lui son cadavre,  
Il l'embrasse en disant : "Ma pauvre petite,  
Quel dieu t'a fait périr d'une mort si immonde ?  
Qui laisse tout seul un vieillard au bord du  
Tombeau ? Je veux mourir avec toi, mon enfant."  
Et quand il eut cessé de pleurer, de gémir,  
Il essaya de redresser son vieux corps,  
Il restait collé comme le lierre à une branche de laurier  
Au léger voile, ce fut un terrible combat.  
Il cherchait à s'appuyer sur un genou,  
Le voile le retenait, en tirant de toute ses forces,  
Il détachait sa vieille chair de ses os.  
Il finit par renoncer, le pauvre homme, et rendit  
L'âme, incapable de résister à cette souffrance.  
Ils ont couchés, morts, la fille et son vieux père,  
Côte à côte, une scène désolante à pleurer.  
Je n'ai rien à dire sur tes actes,  
Tu verras toi-même le châtement qu'ils entraînent,  
Ce n'est pas depuis peu que les mortels sont pour moi des ombres,  
Et je ne crains pas de dire que ceux qui passent pour  
Des sages chez eux, et de grands penseurs,  
Sont les plus durement touchés.  
Il n'est pas d'homme heureux ;  
D'aucuns sont pris dans un tourbillon  
De succès, ils ne sont pas heureux.

### LE CORYPHÉE

Il semble qu'en ce jour la divinité inflige  
À Jason bien des souffrances ; il les a méritées.  
Nous sommes saisis de pitié, devant tes malheurs,  
Malheureuse fille de Créon, qui te diriges  
Vers les portes d'Hadès, pour avoir épousé Jason.

## MÉDÉE

J'ai pris ma décision, mes amies, je m'en vais, tout de suite,  
Tuer mes fils, et quitter ce pays ; je refuse,  
En tergiversant, d'exposer mes enfants  
À périr par la main d'un meurtrier plus cruel.  
Ils sont condamnés en tout cas à mourir ; puisqu'il le faut  
Nous les tuons, nous qui les avons mis au monde.  
Allons, va, mets ta cuirasse, mon cœur. Qu'attendons nous  
Pour commettre ce crime effroyable, nécessaire ?  
Allons, ô ma pauvre main, prends ton épée,  
Prends-la, avance vers la ligne d'une vie misérable,  
Ne lâche pas, ne te rappelle pas à quel point tu les aimais,  
Tes enfants, comment tu les a mis au monde, rien que ce  
Jour-ci qui tire à sa fin, oublie tes fils,  
Et pleure après, même si tu les tues,  
Tu les aura aimés — je serai, moi, une femme infortunée.

1250

## LE CHŒUR

*Ô Terre, et rayons éclatants  
Du Soleil, regardez, voyez cette  
Femme perdue, avant qu'elle porte  
Sur la chair de ses enfants la main sanglante qui la tue ;  
De ta race d'or ils ont en effet  
Germé : que le sang d'un dieu soit versé par  
Des hommes, c'est effroyable.  
Retiens-la, lumière née de Zeus,  
Arrête-la, chasse de cette demeure la malheureuse,  
Et la sanglante Erinye, qu'envoient des génies vengeurs.  
C'était pour rien, les douleurs de l'accouchement,  
Pour rien que tu aies donné le jour à une lignée chérie, ô toi  
Qui as laissé derrière toi, des roches bleues  
Des Symplégades, le chenal hostile,  
Malheureuse, pourquoi ce lourd ressentiment  
S'abat-il sur ton cœur, et ce meurtre  
Haineux te change-t-il à ce point ?  
Accablante pour les mortels, la souillure du sang  
des leurs, suscite contre les meurtriers de leur race des  
Douleurs aussi atroces, dont les dieux frappent leurs maisons*

## LES ENFANTS (de l'intérieur)

Ah !

LE CHŒUR

*Entends-tu, entends-tu le cri de ces enfants.  
Oh, malheureuse femme, infortunée ?*

LES ENFANTS

*Que faire, hélas, où fuir les coups notre mère ?  
Je ne sais pas, mon frère chéri, nous allons mourir.*

LE CORYPHÉE

*Vais-je entrer dans le palais ; il faut sauver,  
Je pense, ces enfants de la mort.*

LES ENFANTS

*Oui, par les dieux, sauvez-nous, ç'est maintenant ou jamais !  
Nous allons tomber dans ses filets, sous son glaive.*

LE CORYPHÉE

*Misérable ! Tu étais donc faite de pierre  
Et d'acier pour tuer  
Les enfants sortis de ton sillon, et de ta propre main.  
Une femme, une seule, à ce qu'on m'a dit,  
A porté ses mains sur ses enfants chéris :*

UN CHORISTE

*Rendue folle par les dieux, Ino, quand l'épouse  
De Zeus l'a chassée de chez elle, la livrant au hasard.*

LE CORYPHÉE

*Elle s'est jetée, la malheureuse, dans la mer, infligeant  
À ses enfants une mort sacrilège;*

UN CHORISTE

*Elle s'est avancée jusqu'au bord de la falaise,  
Elle a entraîné ses deux enfants dans la mort.*

LE CORYPHÉE

*À quel prodige devons-nous nous atteindre ?  
Ô Noces, source, pour les femmes, de tant  
De souffrances, de combien de malheurs as-tu frappé les mortels ?*

JASON

Vous êtes là, femmes, debout, près de la maison,  
Se trouve-t-elle après son crime affreux dans cette  
Demeure, Médée, ou a-t-elle pris la fuite ?  
Elle doit se cacher sous la terre,  
Ou se lancer à tire d'ailes dans les profondeurs de l'éther,  
Si elle ne veut pas expier ce qu'elle a fait à la maison royale.  
Croit-elle, après avoir tué les princes de ce pays,  
S'enfuir, sans dommage, de cette maison ?  
Mais je me soucie moins d'elle que de mes enfants.  
Ses victimes lui feront payer ce qu'elle leur a fait ;  
Je suis venu sauver la vie de mes enfants,  
Que les parents ne s'en prennent pas à eux,  
Pour se venger du meurtre atroce commis par leur mère.

1300

LE CORYPHÉE

Tu ne mesures pas l'étendue de ton malheur, infortuné  
Jason, Tu ne tiendrais pas, sinon, ce discours.

JASON

Que se passe-t-il ? Veut-elle me tuer, moi aussi ?

LE CORYPHÉE

Ils sont morts, tes enfants, de la main de leur mère.

JASON

Hélas! que dis-tu ? Tu m'as frappé à mort, femme.

LE CORYPHÉE

Tu ne peux plus rien faire pour tes fils, ils sont morts.

JASON

Où les a-t-elle tués, dans la maison ou dehors ?

LE CORYPHÉE

Si tu ouvres les portes, tu verras tes enfants égorgés.

JASON

Tirez les verrous tout de suite, serviteurs,  
Enlevez les barres ; que je voie mon double malheur,  
Ils son morts, eux ; quant à elle, je le lui ferai payer.

## MÉDÉE

À quoi bon secouer et attaquer ces portes avec un levier ?  
Cherches-tu des morts et moi, la responsable ?  
Ne t'en donne pas la peine ; si c'est moi qu'il te faut,  
Dis ce que tu veux, jamais tu ne me toucheras de ta main,  
Ce char que le père de mon père, le Soleil,  
Nous donne, est un rempart contre toute main hostile.

## JASON

Espèce de monstre, femme haïe entre toutes  
Des dieux, de moi, et de tout le genre humain,  
Qui a osé frapper de ton épée les enfants  
Que tu as mis au monde, et m'as tué en m'ôtant mes fils.  
Et après l'avoir fait, tu regardes le soleil  
Et la terre, toi, l'auteur d'un acte si abominable.  
Puisses-tu crever ; aujourd'hui, je me rends compte, j'étais aveugle  
Quand, de ta demeure, de ta terre barbare,  
Je t'ai ramenée chez moi, en Grèce, immonde peste,  
Et tu avais trahi ton père et la terre qui t'a nourrie.  
Les dieux m'ont lancé ton génie vengeur ;  
Tu avais tué ton frère à ton propre foyer avant  
D'embarquer sur le navire Argo, à la belle proue.  
C'était un bon début ; tu m'as épousé  
Moi et tu m'as donné des enfants,  
Que tu as sacrifiés à tes noces et à ta couche.  
Il n'est pas de femme grecque qui  
L'aurait osé ; plutôt qu'elles, c'est toi  
Que j'ai épousée, m'unissant à une fatale ennemie,  
Une lionne, pas une femme , d'une nature  
Plus sauvage que la Thyrénienne Scylla.  
Mais je pourrais t'abreuver de milliers d'injures, tu n'en sentirais pas  
La morsure, tu respires une telle impudence !  
Va te faire pendre ailleurs, être abject, immonde infanticide.  
Il ne me reste plus qu'à gémir sur mon sort,  
Je ne profiterai pas de mon nouvel hymen,  
Les enfants que j'ai engendrés et nourris, je ne les  
Aurai plus en vie, pour leur parler ; je les ai perdus.

1350

## MÉDÉE

J'aurais beaucoup à dire pour répondre  
À tes discours, si Zeus, notre père, ne savait pas  
Ce que j'ai fait pour toi, et ce que tu m'as fait ;  
Tu n'allais pas, après avoir fait si peu de cas de ma couche,  
Mener une vie plaisante en te payant ma tête,

Et la princesse, non plus que Créon qui en a fait  
Ta femme, m'expulser impunément de ce pays.  
Traite-moi alors de lionne, si tu veux,  
Et de Scylla, qui réside sur le sol tyrrhénien ;  
Je t'ai frappé ton cœur, je le devais, comme tu me l'as fait.

JASON

Tu souffres, toi aussi, et partages ce malheur.

MÉDÉE

Sache-le : cette douleur me libère, si ça te coupe l'envie de rire.

JASON

Ô mes enfants, vous avez trouvé là une mauvaise mère.

MÉDÉE

Ô mes fils, comment vous êtes morts de la folie de votre père !

JASON

Ils n'ont pas été tués de ma main.

MÉDÉE

À cause de tes outrages, et de ton nouveau mariage.

JASON

Tu as pris sur toi de les immoler à ton lit.

MÉDÉE

Crois-toi que ce n'est qu'une légère atteinte pour une femme ?

JASON

Oui, si elle sait se tenir ; tu respires la méchanceté.

MÉDÉE

Ils ne sont plus, eux ; cette douleur te rongera.

JASON

Ils vivent, implacables vengeurs accrochés à ton crâne.

MÉDÉE

Ils savent, les dieux, qui a commencé à faire souffrir.

JASON

Ils savent donc tes abjectes pensées.

MÉDÉE

Déteste-moi ! je ne supporte pas tes ignobles discours.

JASON

Ni moi les tiens ; il est facile d'y mettre fin.

MÉDÉE

Comment ça ? Que me faut-il faire ? Je ne demande que ça.

JASON

Laisse-moi enterrer leurs dépouilles et les pleurer.

MÉDÉE

Absolument pas, je les enterrerai, moi-même, de ma main,  
Je les emporterai au sanctuaire d'Héra qui protège cette hauteur,  
Qu'ils ne risquent pas de voir leurs tombes renversées  
Par l'un de nos ennemis. Sur cette terre de Sisyphe  
Je créerai une fête et des rites solennels,  
Toujours célébrés, en expiation de mon crime impie.  
Moi-même, je gagnerai le terre d'Érechthée,  
Je vivrai chez Égée, le fils de Pandion.  
Et toi, comme tu le mérites, tu mourras salement,  
(La tête écrasée par un débris d'Argo)  
Après avoir vu la triste fin de tes nouvelles noces.

JASON

Puisse te faire périr l'Érinys de tes enfants  
Et la Justice de sang.

MÉDÉE

Quel est le dieu ou le génie qui t'écoute ?  
Tu ne tiens pas ta parole et tu trompes tes hôtes.

JASON

Pouah ! Pouah ! femme immonde, qui tue ses enfants.

MÉDÉE

Va chez toi ensevelir ta femme.

JASON

J'y vais, privé de mes enfants.

MÉDÉE

Ce n'est pas assez pleurer ; attends donc la vieillesse.

JASON

Ô mes enfants chéris !

MÉDÉE

De leur mère, pas de toi.

JASON

C'est pour ça que tu les a tués ?

MÉDÉE

Je voulais que tu souffres.

JASON

Ah ! les lèvres chéries de mes garçons  
Me manquent, pauvre de moi, je voudrais tant les embrasser. 1400

MÉDÉE

Tu leur parles à présent, tu les aimes,  
Tu les chassais avant.

JASON

Laisse-moi, par Zeus,  
Toucher la tendre peau de mes enfants.

MÉDÉE

C'est impossible ; ce sont là paroles jetées au vent.

JASON

Zeus, tu vois comme on me repousse,  
Ce que me fait subir cette abominable  
Lionne qui assassine ses enfants ?  
Mais, comme c'est tout ce que je peux faire,  
Je les pleure et j'en appelle aux dieux,  
Je prends à témoins les divinités  
Qu'après m'avoir tué mes enfants, tu m'empêches  
De les toucher de mes mains, et d'ensevelir leurs cadavres,  
Ah si j'avais pu ne jamais les engendrer,  
Pour les voir tués de tes mains !

## LE CORYPHÉE

Dieu règle bien des affaires dans l'Olympe,  
Les dieux accomplissent bien des choses imprévues,  
Ce qu'on attendait n'arrive pas,  
À ce qu'on attendait pas, un dieu trouve la voie.  
C'est ainsi que ce drame se termine.



René Biberfeld - 2014